



« CELA AUSSI EST POUR LE BIEN »

**Je** suis Yossef que vous avez vendu en Egypte. Et maintenant, ne vous attristez pas et que cela ne soit pas mauvais à vos yeux de m'avoir vendu ici. Car D. m'a envoyé devant vous pour vous faire vivre (...) D. m'a envoyé devant vous pour vous préparer une ressource dans ce pays et pour vous sauver la vie par une conservation merveilleuse. Et maintenant, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais D. » (Béréchit 45, 4-8)

Quand Yossef se fait connaître à ses frères, ils ont peur de lui, et il les supplie : « Approchez-vous ! » Rachi fait remarquer que c'était une façon douce de s'exprimer, une imploration. Mais qu'est-ce qu'il leur dit ? Au lieu de paroles apaisantes, au lieu de les rassurer, il se tourne vers eux et leur rappelle sa vente. De plus, il revient plusieurs fois sur ses paroles : « Je suis Yossef que vous avez vendu en Egypte. Et maintenant, ne vous attristez pas et que cela ne soit pas mauvais à vos yeux de m'avoir vendu ici. » Et il répète encore : « Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici mais D. », comme s'il disait : vous m'avez vendu, mais c'est D. Qui m'a envoyé. Apparemment, est-ce que c'est une façon de calmer les frères qui craignent sa vengeance, est-ce que c'est un moyen de leur montrer qu'il ne leur porte aucune rancune pour ce qu'ils lui ont fait ? Nous ne posons pas la question seulement du point de vue de la sagesse de Yossef, mais aussi de celui de ses midot, du point de vue de sa courtoisie. Il voit ses frères apeurés, il voit comment ils ont honte devant lui, il voit comme ils blanchissent au fur et à mesure que la honte monte en eux. Est-ce que c'est bien le moment de leur faire la leçon et de les accabler ? Alors pourquoi rappelle-t-il le sujet douloureux de la vente ?

Il semble effectivement que l'intention de Yossef ait été totalement différente. Pour le comprendre, regardons avec précision les termes employés. Apparemment, quelle différence y a-t-il entre « vendre » et « envoyer », pour qu'il dise : « de m'avoir vendu ici, car D. m'a envoyé devant vous pour vous faire vivre » ? La différence est simple. L'homme peut faire la même action avec une intention qui en modifie la nature radicalement, d'une faute à une mitsva. Car tout dépend de l'intention.

Quand les frères ont vendu Yossef, ils ont fauté de façon très subtile, bien qu'ayant statué que Yossef était passible de mort, et bien qu'ils aient agi selon un din Torah, puisque comme on le sait parfaitement, ils s'étaient même adjoint le Saint béni soit-Il pour le vendre. Donc s'ils sont accusés de cet acte, c'est de façon extrêmement ténue. C'est effectivement ainsi

que cela se présente, quand on observe les faits de leur point de vue. Cependant quand on les regarde, rétrospectivement, du point de vue plus élevé de la Torah, on s'aperçoit que « D. m'a envoyé pour vous faire vivre », il y a là quelque chose de délibéré et de caché. Cette vente avait pour but de faire vivre un grand peuple et de le sauver.

Nous voyons à présent que c'est cela que Yossef voulait dire à ses frères, c'est pour cela qu'il leur a dit : « Ne vous attristez pas et que cela ne soit pas mauvais à vos yeux. » Il n'y a pas de quoi être tristes, et il n'y a pas non plus de quoi avoir peur de moi, car dès le moment où j'ai été vendu, quand j'ai vu que cela ne dépendait pas de moi, quand j'ai vu que c'était quelque chose qui se faisait à travers moi, j'ai compris que c'était un décret de D., j'ai compris que « cela aussi est pour le bien », j'ai été certain que tout ce que fait le Miséricordieux est pour le bien, et j'attendais seulement de voir quand j'allais comprendre quelle était Son intention. C'est pourquoi vous n'avez absolument rien à craindre de moi, car de mon point de vue il n'y a pas de quoi se mettre en colère, il n'y a aucune raison de se venger, et il n'y a pas de quoi pleurer. A mes yeux, dit Yossef à ses frères, tout fait partie de la volonté de Hachem, pour vous faire du bien, et moi je n'ai été que l'envoyé. C'est ainsi que j'ai considéré les choses, depuis le début de la vente et jusqu'à maintenant. Depuis la première seconde où vous m'avez livré aux Ichmaélites, c'est ainsi que j'ai regardé ce qui se passait.

Voici ce que Yossef a dit à ses frères, quelle était son intention dans tout cela, révélant ainsi une parcelle de la conduite qui le fait appeler par les bnei Israël « Yossef HaTsaddik » : ne pas s'enorgueillir, mais les rassurer pour qu'ils ne le craignent pas et ne redoutent pas sa vengeance.

Sur cette confiance en D. de Yossef, les Sages ont dit dans Béréchit Rabba (ch. 89) : « 'Heureux est l'homme qui a mis sa confiance en Hachem', c'est Yossef », car celui qui met en Hachem sa confiance est heureux et heureux est son sort, en ce monde-ci et dans le monde à venir. Il n'a aucune douleur ni aucun souci, il n'éprouve aucun désir de se venger ni de garder rancune, il ne s'énerve pas et ne se fâche pas, mais toute sa vie est remplie du pur bonheur de faire la volonté de D.

Par conséquent, dans ce que dit Yossef à ses frères, non seulement il n'a pas manqué de sensibilité, mais ses paroles cachent des qualités tout à fait extraordinaires de confiance en D., d'abnégation et d'une sincère préoccupation des sentiments de ses frères. Combien nous devons apprendre de lui la confiance

en D., non seulement extérieurement, mais surtout intérieurement ! Si quelqu'un nous blesse ou nous vexe, nous devons immédiatement pardonner, puisque c'est la volonté de Hachem. Et bien que ce soit un travail des plus difficiles, nous devons tout au moins savoir que de tels concepts et de telles qualités, dans toute leur grandeur, proviennent d'une seule chose, la confiance absolue dans le Créateur du monde. Et peut-être pouvons-nous en tirer une leçon pour nous-mêmes : lorsque quelqu'un nous blesse et nous offense, avant de lui répliquer vertement, réfléchissons au fait que si nous nous mettons en colère, c'est un signe que notre confiance n'est pas considérable ! C'est une très grande leçon de morale !

« Je suis Yossef »

Quand nous examinons les versets, nous voyons que Yossef revient deux fois sur cette phrase. La première fois, il dit : « Je suis Yossef, mon père est-il encore vivant ? » et la deuxième fois il répète : « Je suis Yossef votre frère que vous avez vendu. » Apparemment, pourquoi le répète-t-il ? Ne suffisait-il pas de la première fois ?

Il semble que le mot « Yossef » soit une allusion à un merveilleux secret, car il a la valeur numérique de 156, ce qui est six fois celle du Tétragramme (26). C'est cela qu'il voulait leur insinuer : que pour lui, le Nom de Hachem enveloppait toute sa personnalité. Six fois représente les quatre points cardinaux, et il faut ajouter deux, le haut et le bas. Car dans toute sa conduite, même en Egypte, le pays de la débauche et de la sorcellerie, le Nom de D. reposait sur lui, à chaque instant, tous les jours et à toute heure, le Nom de Hachem était sur lui. C'est cela qu'il leur a dit dans les mots « Je suis Yossef. » Je suis Yossef tel que j'étais auprès de mon père Ya'akov, et je suis Yossef tel que j'étais en votre compagnie. Lorsque je me suis donné entièrement dans la tente de la Torah, quand j'ai investi la totalité de mes forces pour acquérir la sainteté de mon père et son attachement au Créateur, c'est ainsi que j'ai continué en Egypte aussi, à m'attacher au Créateur, sans limites, six fois le Tétragramme, dans toutes les directions, des quatre côtés, en haut et en bas, je me suis entouré du Nom de D. Je suis Yossef !

Suite à la Page 2

HORAIRES DE CHABAT		
	Allumage	Sortie
Paris	16:36	17:50
Lyon	16:38	17:48
Marseille	16:45	17:52

## *Des bénédictions pour la longévité*

« Paro dit à Ya'akov : quel est le nombre des années de ta vie ? Et Ya'akov dit à Paro : les jours des années de mes pérégrinations sont de cent-trente ans, les années de ma vie ont été peu nombreuses et mauvaises, et elles n'ont pas atteint les années de la vie de mes pères à l'époque de leurs pérégrinations » (Béréchit 47, 8-9)

Quand le gaon Rabbi Arié Leib Ginsburg zatsal, auteur de Cha'agat Arié, a été choisi comme Rav de Metz, il y a eu certaines personnes de la communauté qui ont insinué qu'elles étaient inquiètes de son grand âge (il avait environ soixante-dix ans).

Le Cha'agat Arié évoqua ce sujet dans le prochain sermon public qu'il donna. Il commença par la réponse de Ya'akov à Paro : « les années de ma vie ont été peut nombreuses et mauvaises », et objecta qu'en fait, ni la question de Paro à son hôte, car habituellement, on ne demande pas à un invité quel âge il a dès la première entrevue, ni la réponse de Ya'akov, qui se met à se plaindre de ses malheurs, ne sont compréhensibles, car cette réponse n'a rien à voir avec ce que Paro lui demande.

C'est que, expliqua Rabbi Arié Leib, Paro savait que l'Égypte avait connu l'abondance grâce au mérite de Ya'akov, et craignait qu'il ne vive plus très longtemps, tant il lui paraissait âgé, c'est pourquoi il lui a demandé avec inquiétude quel âge il avait. Ya'akov l'a parfaitement compris, et lui a répondu qu'en réalité, il n'était pas aussi vieux qu'il en avait l'air, qu'il n'avait pas encore atteint l'âge de ses pères, et que ses cheveux n'étaient devenus blancs qu'à la suite des nombreux malheurs qui l'avaient frappé.

C'est aussi mon cas, continua le Cha'agat Arié : les jours de ma vie ont été peu nombreux et mauvais, j'ai été poursuivi et exilé et je suis accablé de vieillesse, mais je vous promets de rester encore longtemps parmi vous.

Auparavant, quand quelques personnes de Minsk avaient persécuté le Cha'agat Arié, à l'époque où il était Roch Yéchivah dans cette ville, au point qu'il a fini par être obligé de quitter la ville, il y avait à Minsk une femme tsadkanit du nom de Blumke Wilenkin, et c'est elle qui l'avait soutenu, aidé financièrement et nourri.

Elle avait construit pour lui un beit midrach qui s'est appelé depuis, et jusqu'à la Deuxième guerre mondiale, « Blumkes kleuz ». Plus tard, une yéchivah a été établie dans ce beit midrach grâce à son soutien par Rabbi 'Haïm de Volojine et ses élèves, où les plus grands rabbanim de leur génération ont été Roch Yéchivah.

On raconte que le Cha'agat Arié avait donné à cette femme généreuse la bénédiction qu'elle mériterait de construire une synagogue à Minsk et une autre en Terre sainte. De nombreuses années plus tard, alors qu'elle approchait de quatre-vingts ans, Blumke aspira à réaliser la promesse du tsadik, et à partir pour Erets Israël. Elle alla demander conseil à Rabbi 'Haïm de Volojine, fallait-il le faire ou non ?

Il lui répondit : « Comme vous avez en poche une bénédiction du Rabbi, pourquoi vous dépêcher de partir ? Qui sait combien de temps vous vivrez encore après cela ? De toutes façons, il vous est promis que vous construirez une synagogue en Erets Israël, il est donc préférable que vous attendiez de voir comment les choses vont tourner. »

Elle écouta ce conseil et resta à Minsk. Ce n'est que des années plus tard, alors qu'elle était extrêmement âgée, qu'elle finit par se rendre en Terre sainte, où elle construisit une synagogue, comme l'avait promis le Cha'agat Arié. Dès que la construction fut terminée, la tsadkanit quitta ce monde...

## *Qu'ai-je besoin d'un médecin*

Sur la puissance des bénédictions du gaon de Vilna, on raconte que même si elles étaient données en passant, elles se réalisaient. Un jour de Soukot, un des habitants de la ville rentra dans sa

souka. Il était tellement plongé dans la Torah qu'il ne s'en rendit pas compte, et contrairement à son habitude de recevoir ses invités aimablement, cette fois-ci il ne lui sourit pas et continua à étudier.

L'invité craignit que le gaon ne lui en veuille de quelque chose et lui fit part de son chagrin, mais le gaon apaisa ses craintes en lui disant : « Pourquoi est-ce que je vous en voudrais, est-ce parce que vous êtes venu en notre compagnie pour vous réjouir avec nous en chantant et en louant D. au temps de notre joie ? Puisse la volonté du Ciel être que vous viviez jusqu'à cent ans ! »

La bénédiction du tsadik se réalisa, il atteignit un grand âge et vécut jusqu'à quatre-vingt dix-huit ans. Un beau jour, il s'affaiblit et tomba malade. Sa famille voulait appeler un médecin, mais il les en empêcha en disant : « Qu'ai-je besoin d'un médecin ? J'ai la bénédiction du gaon de vivre jusqu'à cent ans, et il manque encore à ce compte deux ans et quelques jours. Je ne renoncerai pas à un seul jour de la bénédiction du tsadik. »

C'est effectivement ce qui se passa. Ce vieillard vécut jusqu'à cent ans, et le jour de son centième anniversaire il quitta ce monde. Tous les notables de la communauté de Vilna suivirent son enterrement.

On raconte encore que quelqu'un des anciens de la ville de Lowtch, du nom de Rabbi Binyamin, était arrivée à un très grand âge, et que toute sa vie il avait compté sur la bénédiction du gaon. Il avait l'habitude de raconter comment il avait reçu cette bénédiction. C'était pendant son enfance, quand il priait au beit hamidrach du gaon. Après la prière, le gaon continuait à étudier, en marchant de long en large, plongé dans ses pensées, et parfois lui aussi, le jeune garçon, restait au beit hamidrach pour dire des psaumes.

Un jour, les deux se rencontrèrent, le vieux gaon et le jeune garçon, dans le hall du beit hamidrach. A la vue du gaon, le garçon prit peur, et fut si ému que par inadvertance, il marcha sur les tsitsit du talit du gaon. Il eut très peur et se figea comme pétrifié, sans pouvoir lever le pied, jusqu'à ce que le gaon, qui avait senti son émoi et sa confusion, lui mette la main sur l'épaule et lui dise avec une affection paternelle : « Tu as une longue vie, mon fils, laisse les tsitsit de mon talit ! »

Quand l'histoire fut connue dans le beit hamidrach et dans la ville, les paroles du gaon furent interprétées non seulement comme une bénédiction mais comme une promesse. La famille de l'enfant fit de ce jour un jour de fête et distribua de la tsedaka aux pauvres. Toute sa vie, il considéra qu'il avait de la chance, et il faisait confiance à la bénédiction de longévité du gaon.

## GARDE TA LANGUE

### *Une accusation lourde de conséquences*

Il y a un petit détail sur lequel beaucoup de gens trébuchent, à cause de nos nombreuses fautes. Quand il y a par exemple dans la ville des gens qui sont connus comme pauvres, et dont on sait qu'il faut leur donner de la tsedaka, s'il arrive que quelqu'un fasse courir le bruit qu'en réalité, ils ne sont pas si pauvres que cela, mais qu'ils se conduisent comme des pauvres pour tromper les gens, beaucoup de gens peuvent ensuite s'abstenir de leur donner ce qu'ils donnaient auparavant.

(Hafets 'Haïm)

**Un petit sauvetage**

« *Avez-vous un père, un frère?* » (44, 19)

Est-il imaginable qu'une personne n'ait pas de parents ?

Ces propos signifient la chose suivante : vous n'avez pas suivi la voie d'Avraham qui a sauvé son neveu Loth. S'il s'était agi de son frère, à plus forte raison l'aurait-il sauvé. Pourtant, vous n'avez pas agi ainsi. Vous vous êtes plutôt partagés en trois groupes :

Certains d'entre vous ont dit « tuons-le », d'autres ont proposé « jetons-le au puits » afin que les serpents et scorpions qui s'y trouvent le mordent et le tuent, et les derniers ont suggéré « vendons-le aux Ismaélites ». Ainsi, vous n'avez pris en compte ni la volonté du Créateur, ni celle de votre père.

[Midrach Habaour]

**La délivrance à travers les pleurs**

« Il embrassa tous ses frères et les baigna de ses larmes » (45, 15)

Quand Yossef a vu que ses frères étaient pleins de honte, il leur a dit « Approchez-vous de moi, s'il vous plaît. Et ils se sont approchés. »

Il a embrassé chacun d'eux et pleuré, ainsi qu'il est dit : « Il embrassa tous ses frères et les baigna de ses larmes. »

De la même manière que Yossef a apaisé ses frères au moyen de pleurs, D. sauvera Israël à travers des larmes, comme il est dit : « Avec des larmes ils reviendront et par des supplications Je les dirigerai etc. » (Jérémie 31, 8).

[Midrach Tan'houma]

**Un calcul précis**

« *Pour Binyamin, il lui fit présent de trois-cents pièces d'argent* » (45, 22)

Il avait vu par prophétie qu'un de ses descendants serait 'Mordekhaï' (« fils de Yaïr, fils de Chim'i, fils de Kich, de la tribu de Binyamin ») dont la valeur numérique est 274. On lui rajoute 26 et cela donne trois-cents.

[Pessikta Zouta]

**La punition d'un menteur**

« *Parce qu'il ne les croyait pas* » (45, 26)

Pourquoi Ya'acov ne les a-t-il pas crus ?

Rabbi Chim'on dit :

Tel est le châtement du menteur : on ne le croit pas même lorsqu'il dit la vérité. Ainsi les fils de Ya'acov avaient inventé un mensonge, comme il est dit : « Il l'a reconnu et a dit 'c'est la tunique de mon fils' ». C'est pourquoi cette fois-ci, il ne les a pas crus même s'ils disaient la vérité.

[Avot DeRabbi Nathan]

**Manque d'années**

« *II a été court et malheureux, le temps des années de ma vie* » (47, 9)

Lorsque Ya'acov a dit « court et malheureux », D. l'a réprimandé en disant : « Je t'ai sauvé des mains d'Essav et de Lavan, Je t'ai rendu Dina et Yossef, et tu te plains de ta vie en disant qu'elle a été courte et malheureuse ?

Je diminuerai les années de ta vie du nombre de mots que tu as prononcés contre Moi (depuis 'Paro a dit' jusqu'à 'les jours de leurs pérégrinations'). Ainsi, des années te seront retirées, et tu ne vivras pas autant qu'Itz'hak ton père. »

Ya'acov avait prononcé trente-trois mots : sa vie a donc été raccourcie de trente-trois ans. En effet, Itz'hak a vécu 180 ans alors que Ya'acov n'a vécu que 147 ans.

**Les trésors de Yossef Hatsaddik**

Au nom du Midrach, il est rapporté dans de nombreux livres saints qu'au moment de sa mort, Yossef a appelé ses fils et leur a dit : « Je m'apprête à quitter ce monde, je partage donc entre vous toute ma fortune. » Puis, il a sorti sept selaïm et les leur a donnés.

Réfléchissons : il est dit dans la Guemara (Pessa'him 119a) que Yossef a caché trois trésors en Egypte : l'un a été découvert par Kora'h, l'autre par Antonin fils d'Assuérus, et le dernier est réservé pour les tsaddikim dans les temps futurs. Pourquoi n'a-t-il légué à ses fils que sept selaïm ?

On comprend de cet épisode que Yossef n'a pas gardé pour lui toute la richesse qu'il avait amassée. Il ne s'est même pas approprié les nombreux palais que Paro lui avait donnés. Pourquoi a-t-il agi de la sorte ? Car il se considérait étranger en ce monde-ci, comme l'ont dit nos Maîtres (Aggadat Béréchit Noa'h) : « Car nous sommes étrangers devant Toi et résidents comme tous nos ancêtres » (I Divrei Hayamim 29, 15).

C'est ainsi que se comportent les tsaddikim : ils sont essentiels pour le monde et pourtant ils se considèrent accessoires. En effet, Avraham était le point central de ce monde, mais se comportait avec humilité, puisqu'il affirme : « Je ne suis qu'un étranger domicilié parmi vous » (Berechit 23, 4), Ya'acov a dit à Essav : « J'ai résidé chez Lavan (en qualité d'étranger) » (Berechit 32, 5), et enfin on désigne Israël par les termes « étrangers et habitants etc. ». C'est pourquoi David implore : « Ecoute ma prière, Hachem, prête l'oreille à mes cris » (Psaumes 39, 13). Pour quelle raison ? « Car je suis étranger devant Toi, résident comme tous mes ancêtres ! »

C'est selon ce principe que nos pères se conduisaient. Ils s'exilaient d'un endroit à l'autre pour étudier la Torah. Comme il est écrit dans Yoma (28b) : ils ne se sont jamais séparés de la yechiva. En effet, en Egypte ils ont établi une maison d'étude, puis dans le désert ils en ont fait de même. Avraham, Itz'hak et Ya'acov ont chacun séjourné dans une yechiva, encore dans leur vieillesse.

Même Yossef, qui ne s'était pas exilé pour étudier la Torah, se considérait comme un étranger. Il révisait régulièrement son étude, à l'image d'un nomade qui vérifierait à tout moment dans sa poche s'il n'a rien perdu à cause du chemin.

Comment peut-on affirmer que Yossef révisait son étude alors que nos Sages ont dit (Tan'houma Vayigach 11) : « Ya'acov avait envoyé Yéhouda en avant » (Berechit 46, 27) pour lui installer une maison d'étude où il pourrait enseigner aux tribus ? Ceci n'est en réalité pas contradictoire. En effet, Yossef répétait sans cesse le dernier chapitre qu'il avait étudié avec son père avant leur séparation. Lorsque les enfants de Ya'acov sont venus lui annoncer que Yossef vivait encore, « son cœur est resté froid parce qu'il ne les croyait pas » (Berechit 45, 26) et, se souvenant qu'avant la disparition de son fils ils étudiaient ensemble le passage de la « egla aroufa » (la génisse à la nuque brisée), il a demandé que le « vice-roi » donne un signe au sujet du dernier thème étudié avec lui.

Yossef s'est non seulement souvenu du sujet mais a également envoyé à son père des voitures (« agalot ») en guise d'indice. A ce moment-là, « la vie revint au cœur de Ya'acov leur père » (Berechit 45, 27).

Quel est le meilleur moment pour prier et être exaucé ? Le Midrach répond à cette question de la manière suivante : D. a dissimulé la connaissance de ce moment aux hommes afin qu'ils puissent prier à tout moment : « Hachem a fixé un temps pour chaque action, sauf pour la prière : quelle que soit l'heure à laquelle on la formule, on sera exaucé. » En effet, si l'on connaissait l'instant le plus favorable à l'agrément de nos prières, on s'en contenterait. C'est pourquoi D. a dit : « Je ne vous révèle pas le moment le plus propice à l'acceptation de vos prières, afin que vous priiez spontanément » (Aggadat Berechit, 76).

L'explication suivante de Rabbi Moché Minder est très connue (« Bet Avraham », 'Hanoukka) : la malédiction du serpent est qu'il se nourrisse de poussière. Mais en quoi est-ce une malédiction ? Au contraire, ainsi il ne manquera jamais de rien ! C'est justement là que réside la punition. Hachem, ne voulant pas entendre sa voix, lui envoie sa subsistance là même où il se trouve : la poussière qui est à sa disposition sera son pain ! Au contraire, il arrive que D. rende le gagne-pain d'un juif difficile, uniquement pour que celui-ci le lui demande par la prière : « Car ta voix est agréable et tu as bel aspect » (Chir Hachirim), à l'image d'un père qui se retiendrait d'octroyer à son fils ce qu'il veut lui donner afin que ce dernier le sollicite. Le père tire satisfaction de cette sollicitation. Il en est de même chez Hachem : Il attend la prière de Ses enfants.

## *Avec un bon conseil de Ta part*

Une fois, une famille qui se trouvait dans une situation particulièrement embarrassante s'est adressée au tsaddik Rabbi Yossef 'Haim Zonnenfeld pour lui demander conseil. Le Rav leur a dit : « Partez maintenant et revenez demain » Il pensait en effet implorer D. pour qu'Il les aide à prendre la bonne décision lorsqu'il prononcerait le passage « Assiste-nous d'un bon conseil », du paragraphe 'hachkiveinou' de la prière d'arvit. En effet, à leur deuxième visite, le Rav leur a donné un merveilleux conseil qui lui était venu à l'idée grâce à la prière « Assiste-nous d'un bon conseil. » Par une recommandation judicieuse, il les a vraiment fait sortir de l'obscurité vers la lumière.

Ainsi, quiconque se trouve dans l'embarras, ne sait pas comment agir ou se trouve dans le doute, ignorant quelle décision prendre, doit bien se concentrer dans cette prière, afin que Hachem lui indique la voie à suivre. Alors, si D. le veut, ses yeux s'éclaireront.

## *Les portes du Ciel s'ouvrent*

Dans le livre « Otsrot Yerouchalaïm », le Rav Margalit a publié un article nommé « Ett ratson », qui comme son nom l'indique, aborde les différents moments particulièrement favorables à l'agrément d'une prière. Voici quelques extraits de cet article :

1. Le milieu de la nuit (Le Chla, au nom du Hadra, rapporté dans « Koumi Roni » 4ème paragraphe).

2. L'aube ; C'est un moment favorable dans tous les domaines (III Zohar, 45).

3. Juste avant le lever du soleil, car tout dépend de la lumière « cachée » qui se dévoile chaque jour dans le monde, comme il est mentionné dans le Zohar. Le matin, avant le lever du soleil, cette lumière se dévoile, et c'est alors un moment propice pour formuler ses requêtes (Imrei Pin'has, Parachat Chemot).

4. Le matin est un moment favorable dans tous les domaines. (III Zohar 204)

5. Lors d'une prière collective. Il est dit « Quel moment est-il favorable pour la prière ? », la réponse étant : « Lorsqu'une assemblée prie » (Berakhot 8). Le Rambam écrit ceci (Hilkhot Tefila 88, 5) : « La prière d'une collectivité est toujours entendue, même si des fauteurs en font partie. Hachem ne repousse jamais la prière d'un office public. »

6. Dans la Amida, à voix basse (« Tikounei Zohar, Tikoun 38, page 78, 72). On a la possibilité d'ajouter une requête dans la bénédiction

concernée, ou dans « Choméa Tefila », ou alors à la fin de la Amida (Choul'han Aroukh, 119, 1, même sujet dans « Michna Beroura »).

7. Lors de 'néfilat apayim' pendant la récitation des ta'hanounim (Zohar Hakadoch, page 200).

8. Lorsqu'on sort le séfer Torah en public, les portes célestes de la miséricorde s'ouvrent (Zohar II, 206).

9. Pendant la prière des Sages et des tsaddikim (Zohar I, 137).

10. A la prière de min'ha, ainsi qu'il est écrit dans Aggadat Berechit : « Quel moment est favorable ? C'est le moment de la prière de min'ha. »

11. Depuis Roch 'Hodech Eloul jusqu'à Yom Kippour (Cha'ar Roua'h Hakodech, page 50).

12. Durant les dix jours de pénitence (Roch Hachana 18a et Zohar 'Hadach II, Parachat Terouma).

13. Lors de la bénédiction des cohanim. C'est un moment favorable où sont bénis les anges et les habitants de la terre (Zohar 'Hadach III page 147).

14. Sept jours après Pessa'h Chéni les portes sont ouvertes (Zohar 'Hadach III, page 152).

15. Lundi et jeudi sont des jours de bonté (Rema 134, 1).

16. Pendant une circoncision, lorsque le bébé pleure. Il est dit dans « Olelot Ephraïm » (415) que toute personne qui prie pour sa guérison, ou pour l'enfant circoncis, doit concentrer sa pensée sur « Hachem, aie pitié de moi car je suis malheureux » et je suis moi-même circoncis. De plus, lorsque le bébé pleure du fait de la douleur de la circoncision, chacun pensera à ses propres souffrances pour que ces pleurs qui montent sans être entravés par aucune impureté entraînent avec eux sa prière. Il est dit à ce sujet : « Car Hachem a entendu mes pleurs », c'est-à-dire ceux de l'enfant circoncis, « D. a entendu ma supplication, D. acceptera ma prière. » Ceci est un très bon conseil (Notes du gaon de Griditz imprimées à la fin du traité Chabbat page 130).

## JE SUIS PRIÈRE

### *Une pause*

Une fois, quelqu'un a exprimé l'idée suivante. Il arrive parfois que pendant la prière notre esprit s'égaré au moment de « honen hada'at ». Puis, avant même d'en avoir pris conscience, on est déjà arrivé au passage de « hachiva chofténo ». On se met alors à regretter amèrement : « Qu'ai-je fait ? J'avais pourtant décidé de me concentrer durant toute la Amida ! Pourquoi n'ai-je pas réussi ? » Entre temps, on est déjà arrivé à la bénédiction « Hama'hazir Chekchinato leTzion » et on désespère alors totalement de cette prière en s'empressant de la terminer.

Sachons que dans un tel cas, on ne doit pas commencer à regretter en pleine prière mais plutôt se ressaisir, chasser toute pensée étrangère et s'appliquer dans la prière. C'est seulement à la fin de celle-ci que l'on regrettera de ne pas s'être concentré dans « honen hada'at » car cela nous aurait peut-être permis d'avoir un peu plus d'intelligence.

De même, il est dommage qu'on ne se soit pas concentré dans « hachivénou avinou letoratekha », car cela aurait intensifié un tant soit peu notre attachement à l'étude de la Torah, et il en va ainsi pour toutes les bénédictions.

[Or LeTzion – 'Hokhma Oumoussar]